

Une de mes joies – simple j’en conviens – est de regarder le paysage par une fenêtre de train, quand « paysage » il y a. Ainsi, à chaque fois que je fais un certain trajet en TGV, lorsque la place qui m’échoit s’y prête, mon cœur bat plus fort à l’approche de hauts plateaux dont la vision m’émeut, surtout lorsque « arrive » le petit lac dans lequel se mire le ciel. Dernièrement, malgré les aléas du réchauffement climatique, c’était une féerie de neige, d’étincellements et de sapins, en un moment de suspension hors du temps. De joie pure et d’inspiration.

La magie de la neige est liée à l’enfance et même les animaux y sont sensibles. Mais je ne vais pas m’étendre sur mes impressions, car mon propos est autre. C’est d’un étonnement que j’aimerais parler. Pourquoi presque tous demeurent-ils si *indifférents*, pourquoi ne regardent-ils, ne *voient*-ils pas ces choses qui donnent des ailes ? Sans parler du cas délicat où un lourdaud prend l’initiative de tirer le rideau jusqu’en bas – et il faut alors polémiquer pour oser demeurer émerveillé.

Je dis cela parce que selon moi ces petites choses en révèlent de plus grandes. Certes tous sont occupés, surmenés, inquiets. Nul ne l’ignore, il y a des problèmes. Beaucoup de problèmes. Mais d’où viennent-ils ? Je ne peux me défaire de l’idée qu’il existe un rapport entre ces visages souvent fermés, hypnotisés devant l’écran – ou des écouteurs vissés aux oreilles, ou les deux – et le mal-être général. Je me demande même si *ce type d’attitude* n’est pas à la source de *tous* les problèmes dans lesquels nous tournons, comme l’écureuil dans sa cage.

Plus on va, en effet, plus on a l’impression qu’un *rideau est tiré sur la beauté du monde* – dont il me semble, pour ma part, qu’elle a *quelque chose à nous dire*. Comme si les hommes, ne voulaient plus *voir*, écouter, *sentir*... Comment se défendre alors du sentiment qu’une complaisance – doublée de naïveté – entretient ce « système », qui induit à « gérer » sa vie *comme si rien ne nous concernait*. J’y vois une peur grandissante. Une peur du réel. Comme si on pressentait qu’il y a en lui de quoi rappeler à *autre chose* – de plus exigeant certes, et d’infiniment plus essentiel, qu’on ne veut entendre *pour cette raison*. Dans un poème des *Illuminations*, intitulé « Enfance », Rimbaud écrit : « Au bois il y a un oiseau, son chant vous arrête et vous fait rougir. »

De même que la neige peut ressusciter la joie d’une enfance – à ne pas confondre avec de l’infantilisme... il est ailleurs – de même le chant de l’oiseau est susceptible de faire *rougir*. *Pourquoi* ? Grande question ! Une de celles qu’on esquive parce qu’on se plaît à traiter les êtres comme des *objets*. Car il ne faut pas s’y tromper, les déclarations de foi écologiques ne visent généralement qu’à permettre de continuer dans *ce cercle*. Ce que je veux dire, c’est que l’on ment, que l’on ne cesse de mentir et que ce mensonge est l’expression d’un rapport au réel *faussé*... J’ajoute qu’on le sait obscurément. Mais refusant la difficulté – de *grandir* – on se complait dans cette situation. Or si le poète *rougit* devant le chant d’un oiseau c’est parce que ses antennes sont fines et que le monde l’*interpelle* – et en l’interpelant lui parle de *ce que nous voulons oublier*. Criminelle époque, où l’on manipule l’être, la pensée, les mots.

Mais ces moments de décadence ont aussi des avantages, car ils permettent de *voir en gros* des faits qui en négatif jouent comme une initiation à l'essentiel... pour peu qu'un fil nous relie encore à notre être profond. Car tout se passe comme si ce qui jadis était écrit à l'encre sympathique se *révéla*it en lettres bien rouges – pour qui sait lire. Autrement dit comme si les enjeux se clarifiaient. Alors nous sommes déjà un peu dans la philosophie, et avec elle dans une promesse.

Quand, en territoire mondain on me demande ce qu'est la philosophie – comme on s'enquiert de la géologie ou de l'obstétrique – j'éprouve le même genre de malaise et d'étonnement que face aux « écrans », quand ceux qui demeurent aveugles à la « neige » se montrent fermés à ce dont les chiens ou les chevaux eux-mêmes se *réjouissent*. Les chiens et les chevaux nous seraient-ils supérieurs ?... Et aussi un agacement, car sous l'apparente bonne volonté – de s'informer – se tapit l'esprit de pesanteur. Mais à cette question on ne peut répondre à la façon de Nietzsche, affirmant que celui qui ne sait pas... ferait mieux de passer outre.¹ Alors commençons par noter qu'en dépit qu'on en ait, le « savoir » nous égare sur le plan des grands mystères de la vie, *lorsqu'on en fait la référence ultime en s'interdisant de penser autrement*. Or c'est ce qui arrive, ses diktats sont depuis longtemps assimilés à notre sang. Léon Chestov a bien parlé de cela :

A mesure que nos connaissances positives s'étendent, nous nous éloignons des mystères de la vie. A mesure que le mécanisme de notre pensée se perfectionne, il nous devient plus difficile de remonter jusqu'aux sources de l'être. Le savoir pèse lourdement sur nous et nous paralyse, et la pensée achevée fait de nous des êtres soumis, privés de volonté et qui ne cherchent, ne voient, n'apprécient dans la vie que l'« ordre », les lois et les normes établies par cet ordre. Nos maîtres, nos guides, ce ne sont plus ces prophètes qui parlaient « comme celui qui en a le pouvoir », mais les savants, pour lesquels la vertu suprême consiste à obéir à la nécessité qu'ils n'ont pas créée et qui ne se laisse jamais convaincre.²

C'est en nous assujettissant à l'ordre des choses qu'il met au jour que le savoir se retourne contre nous, car il s'agit là d'une accumulation de connaissances sans *retentissement* intérieur, qui finissent par transformer les hommes en des morts-vivants. Cette extériorité à soi est notre chute, car on ne peut vivre – réellement *vivre* – que d'un autre savoir, qui participe du mouvement ascendant de la vie, lorsque on en devient le co-créateur, mais il faut pour cela renoncer à sa position de sujet « objectivant », pour s'ouvrir à ce qui est. Au demeurant, l'homme peut-il échapper au mystère de la vie ? Il le rattrape, preuve en soit cette maladie de notre époque qu'est la dépression, au sujet de laquelle on devrait plus *réfléchir* !

Si le mot « philosophie » signifie *amour de la sagesse*, il ne peut donc en l'espèce s'agir de celle qui s'abrite derrière un savoir et qui, habitée d'une méfiance, logicise tout – mais d'une autre. Elle s'origine dans un instant-ouverture. Intérieur à soi le sujet *voit* alors de ses yeux, et attendu que ce qu'il voit s'atteste soi-même – est à soi sa propre preuve – des ailes le portent au-dessus du niveau où les hommes ne s'entendent que sur la base de repères *extérieurs*... dans une autre *objectivité* où se reconnaissent ceux qui doivent s'y reconnaître. Cela fait dire à Berdiaev que le philosophe rencontre la preuve sur sa route, mais comme un *obstacle*³. Vivre est splendeur dit Rilke dans ses *Elégies* :

1 Nietzsche, *Par-delà bien et mal*, n° 213. Paris : Gallimard Idées, 1980, p. 151.

2 Léon Chestov, *Athènes et Jérusalem*. Paris : Flammarion, 1967, pp. 332-333.

3 Berdiaev, *Le Sens de la création*. Paris : Desclée de Brouwer, 1976, p. 69.

peut être

- 56 -

Photographie d'Alsace par Alfred Dott.



en de certains instants il arrive ainsi qu'on réalise ce quelque chose d'*inouï* qu'est *le fait de vivre*, et c'est déjà devenir un peu philosophe. Un esprit de lutte s'aiguise dans ce sillage pour apprendre à voir dans la *lumière* de ces instants – et aussi à penser en eux – contre la pesanteur et la fascination de la médiocrité. Voilà ce dont l'oubli gangrène notre époque.

La philosophie est donc une co-naissance. Une naissance à soi et au monde – quand une autre pensée nous requiert, en accord cette fois avec ce qu'on se sent devenir, lorsqu'on aperçoit la beauté profonde et comme infinie qui émane des êtres qui nous entourent. C'est pour elle que luttent les grands chercheurs de vérité, tel Dostoïevski lorsqu'il affirme, dans *l'Idiot*, que la beauté sauvera le monde. Platon nous en a laissé le mystère dans ses inoubliables dialogues sur l'amour.

La philosophie est en somme une affaire d'*ailes*. Elle nous parle de *ce que l'on est réellement*, et que l'on doit par conséquent *devenir*. Il s'agit alors de se ressouvenir de quelque chose d'extra-ordinaire qui a trait à notre vie, que le « monde » travaille à occulter, car il n'aime pas la liberté. La vraie liberté a pour effet de déchirer la toile d'araignée qu'il s'emploie à tisser autour et en nous !

A une rose je me lie, écrit René Char. Que ne ferait-on pour parer aux dangers d'une telle amitié ? Heureusement le mystère des choses entre en résonance avec le nôtre et il arrive parfois qu'on accepte d'en laisser les images nous *saisir*. Alors, très mystérieusement, on aspire aussi à se faire beau – et il se peut même qu'on commence d'y travailler, en décidant de transmuter son rapport à la vie, pour se rendre capable de – *l'extraordinaire* :

Il importe de vivre comme si l'on se trouvait toujours à la veille de la grande découverte et de se préparer à l'accueillir, le plus totalement, le plus intimement, le plus ardemment qu'on pourra. Et la meilleure manière de l'accueillir un jour, sous quelque forme qu'elle se doive révéler, c'est de l'espérer dès aujourd'hui, aussi haute, aussi vaste, aussi parfaite, aussi ennoblissante qu'il nous est donné de nous l'imaginer. Nous ne saurions lui prêter trop d'ampleur, trop de beauté, ni trop de majesté !⁴

Dans ce passage un mot tranche sur l'esprit du temps et la pensée dominante, dont le presque unique outil est le concept, comme le note Yves Bonnefoy.⁵ C'est « imaginer ». En effet, plus on *imagine*, en laissant aux images nées de notre alliance avec le réel *la liberté d'un devenir*, en nous, plus tout semble se résoudre, s'éclaircir – *s'augmenter*. Bachelard ne me contredirait pas, dont l'expérience fondamentale fut de découvrir que le réel qui nous concerne résiste au concept, mais s'offre à l'image. Que dis-je ? Qu'il appelle un essor d'imagination et de rêverie, *comme si les choses avaient pour vocation de se magnifier en l'homme et vice-versa*. Tout nous y convie, mais nous ne savons plus écouter, trop rivés, par habitude millénaire, au cerveau gauche. Or, « le rêveur de monde ne regarde pas le monde comme un objet, il n'a que faire de l'agressivité du regard *pénétrant*. Il est sujet contemplant. Il semble alors que le monde contemplé parcoure une échelle de clarté quand la conscience de voir est conscience de voir grand et conscience de voir beau. La beauté travaille activement le sensible. La beauté est à la fois un relief du monde contemplé et une élévation dans la dignité de voir. Quand on accepte de suivre le développement de la psychologie esthétisante dans la double valorisation du monde et de son rêveur, il semble qu'on connaisse une communication de deux principes

4 Maeterlinck, *La sagesse et la Destinée*. Paris : Eugène Fasquelle, 1912, p. 11.

5 Yves Bonnefoy, *L'improbable et autres essais*. Paris : Gallimard, « Idées », 1983.

de vision entre l'objet beau et le voir beau. Alors dans une exaltation du bonheur de voir la beauté du monde, le rêveur croit qu'entre lui et le monde, il y a un échange de regards, comme dans le double regard de l'aimé et de l'aimée. »⁶ Bachelard n'est pas loin de la notion de *monde imaginal*, mise en relief par Henry Corbin⁷ – appelée peut-être à renverser un jour les préjugés qui nous ont conduits là.

C'est qu'ironiquement la vraie clarté ne se lie qu'à la sagesse qui accepte de se *perdre* dans les choses pour y renaître, dans l'incandescence d'une intensité supérieure et l'espérance, alors, d'une communion avec autrui. Ne retenons ici que cette confiance, car elle joue un rôle d'intégration dans le cosmos, alors que l'esprit du temps nous induit à fuir un réel... dont nous faisons en somme partie. En prétendant tout régenter, le concept est le lieu d'une fragmentation des choses qui entraîne une mort spirituelle. Et même une catastrophe planétaire.

On peut nier tout cela. On ne cesse de le faire. Mais comment ne pas deviner que la vie cache des enjeux inouïs, même et surtout si on n'en a point la clef ? Qu'est-ce que la philosophie ? Mais, ai-je envie de répondre, avez-vous aimé, ou été enfant ? Ne sentez-vous pas que vous allez mourir et que la mort est aussi un mystère ? Enfin, ne soupçonnez-vous pas un lien entre le mal-être ainsi que maintes maladies – et *la sorte de pensée que l'on cultive* ? Avis aux « jeunes chercheurs » !

Quel étrange sommeil. Pourtant ce phénomène de surdité, qui a donné lieu à un temps d'absurdité et d'horreurs, avec une emprise croissante du nihilisme, semble aussi porteur d'espérance. Ne signifie-t-il pas en fin de compte que *tout est possible*, attendu qu'*on ne sait pas encore ce qu'est le possible* ? De même que les hommes sont aveugles aux étincellements de la neige, ils *ne savent rien, en effet, des vraies ressources et richesses d'un réel* qui a la particularité de ne s'ouvrir qu'à celui qui aussi s'offre, *sans prétendre posséder*. Les hommes et jusqu'aux philosophes veulent être des « spécialistes ». Mais un amant est-il « spécialisé » en son aimée ?



6 Gaston Bachelard, *La poétique de la rêverie*. Paris : PUF Quadrige, 1984, p. 159.

7 Voir notamment Henry Corbin, *L'Imagination créatrice dans le soufisme d'Ibn'Arabi*. Paris : Entrelacs, 2012.